PHILIPPE THUREAU DANGIN

De si mauvais papiers

Il faudrait savoir ce qu'est un papier, et savoir aussi comment écrire sur lui. Que la presse vive aujourd'hui avec la conviction que les papiers — ce qu'on appelle improprement des articles — ont peu ou prou toujours existé, et existeront toujours, et toujours sous la même forme, ne doit pas tromper. L'âge d'or des journaux aura peu duré — des années 1830 aux années 1960 environ. Et durant ce court laps de temps, qui fut aussi l'apogée d'un certain capitalisme centré sur l'Etat-nation, le journaliste aura acquis un statut, et la presse une fonction sociale paradoxale, à la fois de recherche de vérité et de grand mensonge.

Henri Cartier-Bresson, *Trafalgar Square, le jour du couronnement de George VI,* **Londres, 1938.** © Magnum

Pendant ces quelques décennies, on a pu croire qu'un article devait s'adresser au plus grand nombre, voire à tous. Mais ce positivisme de la presse a vécu. Dés lors que le capitalisme sut prendre des formes fuyantes, multiples et décentrées, les journaux ont peu à peu perdu leur utilité de paravent " démocratique ". Aussi redécouvre-t-on aujourd'hui qu'un papier n'est rien d'autre qu'un *billet destiné à quelqu'un ou à quelques-uns*. Écrire un article, n'est-ce pas commencer une conversation ou entretenir une communication privée par des moyens publics ?

Pourquoi dit-on un *papier*, voire un *papelard*, pour un article ? Remontons un instant au XVIIIème siècle. Le mot "papier", ou plus exactement "papiers publics", désigne alors le journal lui-même, la gazette, et non un article. Voltaire, cité par Littré, fait dire à un de ses personnages s'adressant à un serveur de café : " Eh ! du chocolat, les papiers publics ". Un siècle plus tard, les progrès techniques de l'imprimerie autorisant des formats plus grands, on commence à appeler les gazettes des "feuilles"... Le *papier* en vient alors à désigner, par glissement du tout à la partie, un article. Chaque texte, souvent signé d'un nom d'auteur, devient autonome, et perd son caractère d'articulation, mais on continue néanmoins de l'appeler un article.

En 1865, l'expression est déjà courante, comme le montre cette pique de Jules Vallès à l'encontre d'un journaliste qui tire à la ligne et boit plus que de raison : " Il avait fini son papier et gagné sa consommation ".

Tout au long des débuts de la presse, les " feuilles " n'ont que quatre pages. En France, il faudra même attendre 1895 pour qu'un quotidien, *Le Figaro*, passe à 6 pages... Mais, entre-temps, nous l'avons dit, le format des journaux ne cesse de grandir. *Le Journal des Débats*, par exemple, est imprimé en deux colonnes sur un format de 22x33 cm de 1800 à 1830, puis il passe à 40 x 56 cm en 1836. En 1847 enfin, il atteint 64x47 cm et les articles sont désormais composés sur six colonnes. Certains journaux concurrents sont encore plus gigantesques.

Cette évolution n'est pas seulement d'ordre technique. Elle accompagne la volonté de la presse de capter toute entière l'attention du lecteur. Alors qu'un siècle plus tôt, les *papiers publics* ressemblaient encore à des pages détachées d'un livre, qu'on lisait au long, d'une seule main, et qu'on pouvait facilement parcourir du regard, il faut désormais s'armer de ses deux bras et de tout son cerveau de Pécuchet pour lire et manier les quotidiens de la Belle époque. Les multiples colonages et la typographie extrêmement serrée accompagnent en fait la prétention d'une certaine presse de tout dire, et de le dire à tous. Mais ce règne ne dure pas plus d'un siècle. Au

tournant des années 1960, alors que radio et télévision commencent à imposer leur propre vérité et leur propre mensonge, les journaux perdent de leur splendeur et se recroquevillent peu à peu jusqu'à adopter souvent ce format tabloïd autrefois dévolu aux gazettes populaires. Entre-temps, le papier prend un autre statut. Il n'est plus ce fragment de discours enchâssé dans une colonne. Souvent isolé par des filets, il doit tirer son sens de lui-même, au risque de n'en avoir aucun.

" Papier journal ", se disait, se dit toujours d'un papier " de mauvaise qualité et peu encollé ". Aujourd'hui, les papiers des magazines sont très " encollés " et toujours de qualité médiocre. Comme chacun sait, ces papiers couchés sont difficiles à brûler, et inutilisables pour allumer un feu dans une cheminée.

La destination finale des papiers, et plus précisément du papier journal, fut toujours modeste. Les feuilles imprimées, rappelons-le sans détour, ont longtemps servi, avant l'invention du papier hygiénique, de *torche-culs*. Et cette pratique, qui donnait son fondement au papier (et inversement), n'était pas sans danger pour l'hygiène. Les journalistes eux-mêmes, à la fois rédacteurs, lecteurs et intimes utilisateurs de papier, s'en plaignaient amèrement entre eux : " Le docteur de *La Presse populaire* m'avait bien dit que ces papiers nouveaux contiennent je ne sais quels ingrédients chimiques très contraires à la santé du corps. Le diable emporte la chimie moderne et les encres perfectionnées ", maugrée un personnage du facétieux Marcel Schwob [1].

On doit aussi dire que ces *mauvais* papiers, qui n'emballaient pas forcément les lecteurs, emballaient au moins leurs salades, leurs fruits, et plus rarement leur poisson, contrairement à l'expression devenue courante. Mais là aussi, par souci d'hygiène, maraîchers et poissonniers ont décidé un jour que non, vraiment, le papier journal imprimé, cela fait trop sale avec cette encre inutile qui tache, et qu'il est plus sage, plus net, de mettre les carottes dans du papier journal *blanc*. Ainsi donc privés de toute utilisation secondaire, il ne reste aux papiers imprimés qu'à être lus pour ce qu'ils sont.

Article, autrement appelé " papier " (fa.) : " écrit formant par lui-même un tout distinct, mais faisant partie d'une publication ". Où l'on voit qu'un papier tient à la fois de lui-même et d'un autre. Qu'en lui-même il est un tout qui n'est rien. Et que l'ensemble de ces riens forment quelque chose qu'on appelle un journal.

Papiers, articles... Pourquoi donc avoir choisi de prendre le support pour la chose ? Par cet emploi métonymique, voulait-on rabaisser la pré-

1. in *Traité du journalisme*, édition des Cendres, 1985.

tention des journalistes ? C'est possible. Il semble en effet qu'historiquement le terme de " papier ", longtemps péjoratif, ait distingué, au sein même de la corporation, les articles des *journaleux* professionnels, lesquels apparurent au milieu du XIXème siècle, de ceux livrés par les écrivains et par les hommes politiques — et qu'on appelait plus volontiers feuilletons, critiques, courriers.

D'ailleurs, un grand papier, cela existe-t-il ? Le «J'accuse» de Zola, publié en une de *L'Aurore* est-il un grand papier ? Ou bien, dès sa publication, un grand papier relève-t-il d'une autre catégorie, celle du manifeste, ou de l'essai, ou de la littérature ? Et dans ce cas, n'est-il pas appelé, tôt ou tard, à être imprimé, sur un papier de meilleure qualité, et réuni en volume, seul ou avec d'autres ?

Désormais, dans les journaux, les articles, saisis sur informatique, sont lus et corrigés sur écran, avant d'être montés puis flashés, toujours sous une forme électronique. Un article ne rencontre le papier qu'en bout de course, au moment de l'impression. A la radio comme à la télévision, on continue de parler de " papiers " à propos d'un commentaire qui sera lu derrière un micro ou dit devant la caméra... Comme si la métonymie devenait petit à petit métaphore, comme si la relation entre les deux concepts n'était plus dorénavant une relation nécessaire. Ce que démontre depuis quelques années l'existence des journaux en ligne, où des " papiers " se passent de tout support papier, pour n'être plus que des signes électroniques.

D'autres expressions métonymiques, liées à la presse, sont déjà tombés en désuétude. On ne parle plus guère de " plume ", de " plume élégante ou agile ", en parlant du style d'un feuilletoniste ou d'un écrivain. On ne dit plus d'un journaliste qu'il est de " la bonne encre ". Par habitude, on évoque encore le " marbre ", ces articles prêts à être imprimés mais au dernier moment retenus, pour cause de " dernière heure ", bien que depuis longtemps il n'y ait plus de plaque de fonte ni bâti en marbre sur lesquels se faisaient l'imposition des pages et les dernières corrections.

Il ne saurait être question en tous cas de rattacher l'usage du mot papier (comme article) à l'idée de créance, à ces " papiers " ou traites signés par les débiteurs à leurs créanciers, et qui ont donné l'expression " être dans les (petits) papiers de quelqu'un ". La presse, " ce dégoûtant apéritif " disait Baudelaire, ne fut jamais une école de vertu, et la créance qu'on accordait à ce qui était imprimé n'était pas forte — jusqu'à ce qu'on se préoccupe de rehausser le prestige de l'écrit en dressant des chartes déontologiques, lesquelles n'ont, à vrai dire, rien changé à l'affaire. Flaubert le dit bien : on ne

doit pas ressembler à “ ces brutes qui croient à la réalité des choses. ” Pourquoi aujourd'hui certains esprits positivistes veulent absolument croire *à la réalité* de ce qui est écrit dans les journaux ? Et pourquoi critiquent-ils les “ médias ” lorsqu'ils n'y retrouvent pas ce qu'ils *croient* la réalité ?

“ Le papier souffre tout ” dit un proverbe passé dans l'oubli. Voulant signifier par là qu'on écrit sur le papier ce qu'on veut, “ et qu'on ne doit pas conclure d'une chose qu'elle soit vraie, de cela seul qu'elle est écrite ”. Tandis qu'une parole, si elle n'est pas simple conversation, gardait sans doute quelque chose de sacré, et pouvait être crue (sur parole).

Précisément, la presse eut longtemps pour unique vertu l'agrément de la conversation. Jusqu'aux années 1880 environ, les auteurs des articles s'adressaient à quelques uns, qu'ils connaissaient peu ou prou. Ils se répondaient d'un jour à l'autre, d'un quotidien à l'autre. On écrivait alors, avec gaieté ou avec fiel, les uns sur les autres, en se moquant ou en louant, peu importe. C'était le fil d'une conversation sur papier, au sens propre un *commerce.* “ Tel sur le papier qu'à la bouche ”, conseillait Montaigne... De nombreux quotidiens d'alors s'appelaient encore souvent des “ Courriers ”. Et le premier papier de la première colonne était titré souvent le “ Courrier de Paris ” et donnait des “ nouvelles ” de la capitale, comme pouvait le faire un cousin en voyage. Il n'y avait pas alors à proprement parler de frontière nette entre politique, littérature et journalisme, entre ceux qui faisaient l'information et ceux qui la relataient. Dans les journaux, rappelle Balzac, “ on jugeait les oeuvres de ceux qui gouvernent, et de ceux qui écrivent, deux manières de mener les hommes. ”

Un critique prenait prétexte d'un livre ou d'une pièce pour parler de lui ou de tout autre chose. Sainte-Beuve, à ce propos, regrettait que trop souvent la critique dramatique “ se fît en causant ”. On prisait alors le trait d'esprit, le mot, surtout à Paris. (En Angleterre, et aux États-Unis, les journaux furent très vite des feuilles boursières, d'où leur penchant pour les "faits"). Parfois cette conversation pouvait être sans aucun intérêt. D'où le reproche fréquemment adressée aux journalistes de “ bavardage ”. Jules Vallès, qui a longtemps écrit pour les feuilles, se moquait de ces “ enfileurs de babioles ” qui ne savent que “ fouetter le vent. ”

La presse écrite d'aujourd'hui, tout entière fabriquée par des professionnels de la communication, ressemble peu à la presse balzacienne. En revanche, Internet, avec son foisonnement de sites, s'en rapproche par bien des aspects. On y voit, au péril de la fameuse objectivité, le retour de la conversation, et même du bavardage, notamment dans les forums de dis-

cussion. Et on retrouve entre acteurs du réseau mondial une “ interactivité ” qui existait, sous une forme différente, dans les milieux littéraires et politiques de la première moitié du XIXème siècle.

Comme aujourd'hui les internautes, les journalistes d'autrefois, pour être payés à la ligne, ne se privaient guère de ne rien dire. Ils noircissaient des pages, avec force ponctuation pour faire long, et une écriture aussi blanche et neutre que possible, pour ne pas éveiller le lecteur. Dans *le Journal des Débats*, quotidien pourtant réputé “ sérieux ”, on pouvait lire en date du 1er novembre 1901 : “ M. Clemenceau a été très intéressant. Son discours, mêlé de bon et de mauvais, contient un peu de tout. Il a été quelquefois long et traînant, et, d'autres fois, vif et rapide ”. Tout un programme.

Mais cette presse comme commerce du langage, qui était au fond un héritage des Lumières, s'est donnée peu à peu de nouvelles ambitions. A la fin du XIXème siècle, alors que le capitalisme commençait d'organiser la vie même des sociétés et des nations, les journaux devenaient des acteurs sociaux en propre. Dans un bel élan positiviste, ils prétendaient apporter la vérité et la “ culture ” au plus grand nombre (comme la télévision, dans ses meilleures intentions, prétend le faire aujourd'hui). “ Les journalistes disent : sans nous, il n'y aurait pas de culture ! Les asticots disent : sans nous, il n'y aurait pas de cadavre ! ”, raillait en son temps le Viennois Karl Kraus. Dès lors, un papier n'est plus une conversation, mais une "information". Il participe à la création quotidienne de l'actualité. La presse ne se contente pas de prendre le pouls du monde, elle est le sang qui bat dans ce pouls. “ Bien des choses qu'on lit dans les journaux sont donc vraies ” s'écrie Bismarck.

Un siècle plus tard, où en sommes-nous ? Face à la “ réalité ” spectaculaire des nouveaux médias, le papier semble réduit à un rôle marginal. Pour lui donner un sursis, la presse écrite le met en espace, avec beaucoup de soins. Tout semble désormais une question de mise au point. Pour être publié, un article doit avoir un "angle". On dit même d'un papier qu'il est “ anglé ” ou non, ce qui pour une surface plane ne manque pas de charme. Quel angle as-tu pris ? Telle est la question.

De même que certains scientifiques avancent l'hypothèse d'un monde en onze dimensions, voir douze, qui auraient été “ compactées ” quelque temps après le choc initial en quatre dimensions, ce qui paraît déjà amplement suffisant à l'esprit du profane, de même la presse se donne la redoutable tâche de ramener les onze ou douze dimensions de toute réalité, de tout événement, à une seule, celle précisément de l'angle choisi, et du récit linéaire — ce qui devra suffire à l'esprit du lecteur.

Dans une des meilleures oeuvres écrites sur le milieu de la presse, Arthur Schnitzler met en scène un jeune journaliste du nom de Mimosas plein d'honnêteté et de fougue pour son métier. Mais on apprend, après quelques pages, que Mimosas le progressiste signe aussi des papiers dans la presse réactionnaire sous le nom de Merle. " Aujourd'hui vous écrivez une chose, hier son contraire... et vous vous prétendez journaliste ? Vous n'êtes qu'une infection, un déchet ! ", conclut l'un des rédacteurs en chef bernés par le jeune Mimosas-Merle. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Car, dans la pièce de Schnitzler, tous les journalistes sont passablement égotistes et veules. Tous ont choisi un camp, droite ou gauche, et s'y tiennent comme dans un fromage. Le seul à avoir des convictions est Merle-Mimosas, mais précisément il en a plusieurs : " Avant-hier, j'étais Mimosas, hier j'étais Merle... aujourd'hui je suis les deux... ou peut-être aucun des deux " [2]. Dans un monde dominé par un capitalisme décentré et multiple, qui n'a plus besoin d'entretenir une police de la pensée en camps idéologiques gigognes, le *papier*, sur Internet ou ailleurs, peut recouvrer la " liberté " de la conversation. Car son rôle dans la *communauté qui vient*, cette société d'individus que ne distingueront que quelques goûts et habitudes, n'aura plus rien à voir avec ces convictions qui faisaient croire à la validité du débat démocratique.

2. in *Les Journalistes*, Actes Sud, 1995.

Philippe Thureau-Dangin est rédacteur en chef adjoint de *Courrier International*. Il est l'auteur de *La Concurrence et la mort*, Syros, Paris, 1995.